

Vues d'ensemble

Number 284, May–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69038ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2013). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (284), 56–63.



A Good Day to Die Hard

Alors que son créateur John McTiernan prend le chemin de la prison, l'incroyable inspecteur John McClane, lui, se dirige tout droit vers la Russie et Tchernobyl. Ce qu'il y trouvera, 97 minutes durant, c'est rien d'autre que la carcasse dévitalisée de son propre passé, une présence qui ne colle plus au genre – ni à la profusion de ses effets spéciaux – qu'il avait si triomphalement sublimé, le temps de deux chefs-d'œuvre incontestés (les premier et troisième épisodes).

Les plus optimistes auraient pu entrevoir dans ce cinquième épisode l'heure du bilan (façon *Rocky*) dans lequel le héros pourrait examiner les fêlures d'une vie abonnée à l'arrogance et l'alcool. Exit toute profondeur: le film ne capture que vide et souveraine indigence. Un ramassis chaotique de séquences d'action illisibles dont on aurait oublié la mise en récit... Déjà, dans le quatrième épisode, McClane perdait son aura, provoquant chez ses



La Cicatrice

Pour son premier long métrage de fiction, le jeune réalisateur almatois Jimmy Larouche a choisi d'aborder le sujet de l'intimidation et du harcèlement, un thème peu présent dans la cinématographie québécoise. Dans ce drame ambitieux, un homme solitaire et taciturne retrouve un ancien rival de jeunesse qui s'était rendu coupable de brimades à son endroit. Ayant déjà tout perdu dans la vie, cet homme que rien ne peut plus sauver est bien décidé à se faire justice. Jeunesse difficile, chômage, famille abusive ou disloquée, voilà autant de travers de société utilisés par Larouche pour tracer des portraits sombres, marqués par la fatalité. Empêtré dans un pathos omniprésent teinté de pessimisme et d'irréversibilité, ce drame particulièrement rugueux éprouve cependant quelques difficultés à rendre crédible son sujet. La faute sans doute à une surcharge émotionnelle appliquée aux contours d'un personnage principal dont le triste

admirateurs l'étrange impression que la série (créée par Joel Silver) avait pris un détournement par l'usine Luc Besson (*Taken*). Aujourd'hui, McClane est parachuté en une impitoyable Russie pour sauver son fils ingrat en mission secrète. Sa nature de surhomme d'antan évanouie, évacué de son sens de l'humour, un brin misanthrope, il est laissé en plan par ses créateurs et son interprète. Lamentable, Willis ne sait que faire de ses mimiques, de son corps fatigué à jouer les héros las, trouvant occasionnellement un refuge inspiré chez Anderson ou Shyamalan. L'auto-caricature, le pathétique pointent leur bout de nez à chaque plan.

Depuis dix ans, McClane est devancé par Jason Bourne (plus jeune), James Bond revigoré (plus élégant, plus moderne) et Ethan Hunt (plus équipé), trois personnages fondateurs d'un autre genre de héros auxquels il ne peut se mesurer. La retraite se profilant à l'horizon, on lui aurait imaginé un plus digne départ (*fan friendly*, comme *Lethal Weapon*) que cette aberration signée John Moore, entouré de ses enfants distants peut-être et de sa Holly, avant que le rideau tombe. Willis annonce déjà la préparation d'un autre épisode. Or, si le respect et l'intégrité s'honorent encore à Hollywood, on espère sérieusement qu'il attendra la sortie de prison de McTiernan pour joindre leurs efforts collectifs (et leur talent) afin d'offrir un vrai salut dans les règles à la série culte!

SAMI GNABA

■ **UNE BELLE JOURNÉE POUR CREVER** | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 38 – Réal. : John Moore – Scén. : Skip Woods – Images : Jonathan Sela – Mont. : Dan Zimmerman – Mus. : Marco Beltrami – Int. : Bruce Willis, Jai Courtney, Sebastian Kosh, Rasha Bukvick – Dist. / Contact : Fox.

sort ne nous emporte pas entièrement. Grâce à une interprétation juste, comme d'habitude, le comédien Marc Béland porte le récit à bout de bras, mais il est assez peu épaulé par des personnages secondaires peu étudiés et manquant de présence.

Au plan de la construction, le film s'en sort un peu mieux. La structure narrative est basée sur de nombreux flashbacks situés à deux étapes importantes de la vie des protagonistes, le début et la fin de l'adolescence. Ces allers-retours dans le passé, d'abord distants, entrent peu à peu en résonance pour mieux se rejoindre et trouver leur pleine signification dans une scène finale casse-cou, mais correctement maîtrisée. Filmé à la manière d'un huis clos théâtral à la tension graduelle, le dénouement choral – où les différents âges des protagonistes se répondent comme autant de fantômes du passé – ouvre la porte à une interprétation particulière de l'acte suicidaire, montré non seulement comme une libération mais surtout comme un transfert de douleur que l'agressé retourne vers l'agresseur, le marquant ainsi pour la vie. Outre cette finale originale, signalons la belle photographie de Glauco Bermudez, donnant au récit un peu de la lumière dont il a tant besoin. *La Cicatrice*, peut-être un peu trop ambitieux pour un premier film, constitue néanmoins un début prometteur, à condition que Larouche parvienne à alléger son style.

CHARLES-HENRI RAMOND

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2012 – Durée : 1 h 20 – Réal. : Jimmy Larouche – Scén. : Jimmy Larouche – Images : Glauco Bermudez – Mont. : Mathieu Demers – Mus. : Jorane – Int. : Marc Béland, Patrick Goyette, Normand D'Amour, Loëik Bernier, Patrick Bouchard – Dist. / Contact : Alma Films.



Couleur de peau : miel

Adapté du roman graphique éponyme (publié aux Éditions Quadrants en 2007), *Couleur de peau : miel* offre le récit autobiographique de Jung Henin, qui signe la réalisation avec Laurent Boileau. Né à Séoul en 1965, Jung passe les premières années de son enfance en orphelinat, avant d'être adopté, six ans plus tard, par une famille belge. Désormais dans la quarantaine, il retourne à Séoul afin de mettre en lumière son passé. Avec d'habiles retours en arrière, de l'animation aux prises de vues réelles, Jung raconte son histoire : premières années à Séoul, enfance heureuse et troublée en Belgique, entouré de ses cinq frères et sœurs (dont une petite Coréenne adoptée après lui), ses questionnements identitaires et culturels, ses parents adoptifs, etc. Les mises en parallèle constantes entre le passé et le présent se positionnent comme une introspection dessinée, où l'auteur offre un touchant portrait questionnant ses origines et son appartenance.



Ernest et Célestine

Des couleurs pastel, un trait délicat et, tout à coup, deux personnages s'animent. Il y a d'abord Ernest, ours grognon, puis il y a Célestine, souris délicate et intrépide. Si ce n'était du logo de la Quinzaine des réalisateurs, l'affiche du film ferait sourciller n'importe quel cinéophile sérieux. «Daniel Pennac, scénariste d'un film pour enfants?», entendrait-on de la bouche d'un amateur, alors qu'il jetterait un coup d'œil rogue sur les autres noms du poster. Il découvrirait que les créateurs de *Panique au village* en assurent la mise en scène. Et, malgré la promesse d'ingéniosité du générique, le cinéophile lèverait sans doute le nez sur ce film d'animation, comme il le fait en général pour les films de genre. Au fantastique, l'amoureux du 7^e art préfère trop souvent le réalisme ; à l'univers de l'enfance, il préfère celui de l'adulte vieillissant.

Le métissage culturel de Jung, exposé dans cette coproduction franco-belge tournée dans son pays d'adoption et son Séoul natal, trouve écho dans le caractère hybride de la production. Avec de l'animation (2D et 3D), des dessins, des prises de vues réelles, des archives historiques et des films de famille tournés en Super 8, *Couleur de peau : miel* devient un hybride autobiographique entre le film d'animation (genre dominant) et le documentaire.

Ce mélange procure un effet inusité, où l'animation vient tantôt atténuer le côté dramatique de l'histoire, par le biais d'un humour touchant, tantôt le rehausser avec des dessins plus torturés, tels la mère biologique sans visage ou le clair-obscur de la photographie rappelant l'esthétisme de l'expressionnisme allemand. D'autres plans sont plus lumineux, comme la scène de jeu des enfants dans la neige, ou encore empreints de symbolisme, comme ceux du jeune Jung marchant dans ce champ de blé, couleur miel. Jung, que l'on voit dessiner à l'écran, n'hésite pas à commenter sa création qui est pour lui refuge et évasion. Malgré la thématique de l'enfance, *Couleur de peau : miel* se positionne dans la lignée des films d'animation tels que *Persepolis*, s'adressant davantage aux adultes, de par le commentaire social autobiographique.

JULIE VAILLANCOURT

■ **Origine :** France / Belgique – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 15 – **Réal. :** Jung et Laurent Boileau – **Scén. :** Jung, d'après son roman graphique – **Images :** Remon Fromont – **Mont. :** Ewin Ryckaert – **Mus. :** Siegfried Canto, Little Comet – **Voix :** William Coryn, Christelle Cornil, Jean-Luc Couchard – **Dist. / Contact :** FunFilm.

La question se pose pour *Ernest et Célestine*, comme pour plusieurs autres œuvres : faut-il vraiment avoir un pouce dans la bouche ou un loup dans les pattes pour se laisser prendre au jeu du merveilleux ? *Kirikou*, *Les Trois Brigands* ou *Fantastic Mr. Fox* ne sont-ils que des sous-produits culturels ? Nombre de cinéophiles concluent à la futilité d'une œuvre dès lors que son esthétique s'éloigne du réel. Pourtant, le cinéma pour enfants de qualité n'est pas une illusion. Il n'a rien à envier aux œuvres dites «sérieuses», acclamées par la critique. Sans complaisance, avec un brin de malice parfois, le cinéma pour enfants peut susciter de pénétrantes réflexions et donner lieu à des expérimentations sans pareilles. D'ailleurs, contrairement à un préjugé répandu, les enfants sont un public beaucoup plus exigeant que les adultes ; leur plaisir n'est pas qu'une question d'artifices, de vedettes et d'effets spéciaux. De quoi a-t-on besoin ? D'une histoire qui force à l'attachement, d'une esthétique léchée qui interpelle, mais surtout, pour ainsi dire, de la capacité à créer une *bousculade tendre* – l'œuvre pour enfants devant attirer en même temps qu'interroger gentiment. Trop peu d'œuvres pour adultes réussissent aujourd'hui à répondre à ces exigences. Et le rire et le merveilleux sont parfois – non, souvent ! – beaucoup plus graves qu'on nous le laisse croire.

JULIE DEMERS

■ **Origine :** France / Belgique / Luxembourg – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 19 – **Réal. :** Stéphane Aubier, Vincent Patar, Benjamin Renner – **Scén. :** Daniel Pennac, d'après les albums de Gabrielle Vincent – **Anim. :** Marc Umé – **Mus. :** Vincent Courtis – **Voix :** Pauline Brunner, Lambert Wilson, Anne-Marie Loop – **Dist. / Contact :** Métropole.



La Grâce

La Grâce débute avec un écran littéralement découpé en trois parties que viennent occuper tour à tour un enfant, son père et sa mère. Le procédé est explicite : chacun des membres de la famille semble évoluer dans une sphère qui lui est propre. Leur départ pour la Norvège à la recherche d'un nouveau souffle ne change d'ailleurs rien à cet état de fait, jusqu'à un accident mortel provoqué par la mère. Le drame semble alors révéler les époux plus qu'il ne les détruit et leur permet de sortir enfin de leurs bulles, les incitant à regarder les autres, à les écouter, à vouloir les comprendre. C'est d'ailleurs cette ouverture vers

les autres qui pousse la femme vers la rédemption (avec l'aide primordiale d'un mari se décidant enfin à accepter sa place au sein de la famille et de la communauté qu'il a choisies).

Le processus qui débouche sur l'aveu de la mère est ici restitué avec finesse grâce à un scénario délicatement construit, même s'il n'est pas sans faiblesses. Le personnage du fils n'est en effet pas assez exploité et sa tendance à filmer les discussions de ses parents sur son téléphone portable donne la désagréable impression que Matthias Glasner cherche à introduire dans son film un faux suspense (le secret finira-t-il par être dévoilé?). De plus, l'approche choisie nous éloigne malheureusement un peu des interrogations auxquelles sont forcément confrontés les auteurs de tels drames (l'absence de discours trop explicite sur la culpabilité est intéressante, mais le refus de s'attarder sur les conséquences psychologiques de l'accident chez la mère semble un peu excessif). Cependant, les très belles dernières minutes filmées avec un téléphone portable nous font vite oublier nos petites réserves. En plus de témoigner sans mièvrerie de la reconstitution de la famille, elles justifient enfin l'existence du personnage du fils et sa fâcheuse manie de filmer tout ce qui se présente à lui!

JEAN-MARIE LANLO

■ **GNADE** | Origine : Allemagne / Norvège – Année : 2012 – Durée : 2 h 12 – Réal. : Matthias Glasner – Scén. : Kim Fupz Aakeson – Images : Jakub Bejnarowicz – Mont. : Heike Gnida – Mus. : Homesweethome – Int. : Jürgen Vogel, Birgit Minichmayr, Henry Stange – Dist. / Contact : Alamode Film.



Le Horse Palace

Le Horse Palace, la plus vieille écurie de Montréal, est situé dans Griffintown, berceau de l'immigration irlandaise. Déjà, en 1972, dans le film *Griffintown* de Michel Régnier, ce quartier était qualifié d'« abandonné ». Cinquante ans plus tard, dans le documentaire de Nadine Gomez, le délabrement s'est accentué et Leo Leonard (83 ans), propriétaire du Horse Palace et dernier représentant de la communauté irlandaise qui fonda jadis le quartier, a décidé de vendre et de quitter les lieux. Dans son écurie : deux calèches, un chariot (qu'on ne sort qu'à la Saint Patrick) et cinq chevaux, animaux placides qui se laissent docilement ferrer par un forgeron. Ici, on pratique des gestes

anciens aujourd'hui pratiquement oubliés, derniers vestiges d'un mode de vie antérieur. Des cochers promènent encore des touristes, plus intéressés à amuser leurs enfants qu'à écouter l'histoire de Montréal. Leo Leonard quitte les lieux vétustes pour s'installer dans un appartement moderne qu'il quittera bientôt, incapable de s'acclimater à un immeuble sans âme.

Photos anciennes, observation patiente, entrevues avec des interlocuteurs peu loquaces... La réalisatrice n'a pas eu la tâche facile pour son premier documentaire. Et il faut constater que cette histoire triste est très sagement racontée dans un film dépourvu de rythme et d'originalité dans la forme. Mais Nadine Gomez a tout de même eu l'indiscutable mérite de tourner dans un quartier voué à une inéluctable disparition, d'aller capter ces irremplaçables images d'écuries délabrées, restes d'un passé oublié, de filmer ces chevaux d'un autre âge et ces hommes dévoués à leur tâche ingrate. À commencer par Leo Leonard, aujourd'hui décédé. *Le Horse Palace* est un témoignage irremplaçable. Et ce n'est pas un hasard si, à Montréal, le film est sorti la veille de la Saint Patrick, fête nationale des Irlandais célébrée à travers le monde le 17 mars.

FRANCINE LAURENDEAU

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2012 – Durée : 1h08 – Réal. : Nadine Gomez – Scén. : Nadine Gomez – Images : Saël Lacroix et David Marescot – Mont. : Natalie Lamoureux – Mus. : Rafaël Proulx-Langlois – Avec : Leo Leonard, «Ti-Jean» Larose, Chantal Lalonde, Judy Waldon – Dist. / Contact : Les Films du 3 mars.

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA



ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ !

RECEVEZ DANS LE CONFORT DE VOTRE FOYER **SIX NUMÉROS DE SÉQUENCES** ET SUIVEZ DE PRÈS TOUTE L'ACTUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE D'ICI ET D'AILLEURS !

**ÉCONOMISEZ SUR LES EFFORTS
DE VOUS LE PROCURER ET
ÉPARGNEZ 22% (AVANT TAXES)
SUR LE PRIX EN KIOSQUE**

**→ 30 \$ POUR 1 AN
→ 55 \$ POUR 2 ANS**

TARIF INDIVIDUEL [TAXES INCLUSES]

CONTACTEZ-NOUS : TÉL. : 418-656-5040 — FAX: 418-656-7282
SÉQUENCES C.P. 26 SUCC. HAUTE-VILLE, QUÉBEC (QC) G1R 4M8

WWW.REVUESEQUENCES.ORG



The Host

Après l'immense succès de sa saga du désir interdit (les quatre romans connus sous le nom anglais de *Twilight*), c'est maintenant au tour de *The Host* de la romancière Américaine Stephenie Meyer de se voir adapter au cinéma. Petit spécialiste de la science-fiction, le réalisateur d'origine néo-zélandaise Andrew Niccol (*Gattaca*, *In Time*) a lui-même signé l'adaptation de ce film conçu d'abord pour plaire à un public d'adolescents ou de jeunes adultes. Si l'aspect science-fiction, intrigant, pique un tant soit peu la curiosité au départ, il cède rapidement le pas à une romance mièvre et imbuvable dans la seconde partie du film. *The Host* se présente comme une version ado et cucul du célèbre *Invasion of the Body Snatchers* (les corps restent



Misogyny / Misandry

Déjà, dans *The Second Times of Troubles* (2011), son premier long métrage fort réussi (voir site de la revue), Erik Anderson imposait un rythme, un langage particulier que la fébrile caméra à l'épaule rendait encore plus percutant, une vision du cinéma douée de raison. Par le biais d'une fiction sur l'absence et les difficultés des rapports amoureux, s'entrefilaient des idées nouvelles sur la forme du récit. Si le style est le même dans *Misogyny/Misandry*, titre on ne peut plus concluant et binaire, force est de souligner que le jeune cinéaste est légèrement moins à l'aise avec son sujet. Autant dire que ce second film paraît un peu brouillon, et c'est sans doute volontaire, comme une entrée en matière au premier. Ici, les jeunes vingtenaires ne sont-ils pas après tout les adultes de *The Second Times of Troubles* ? Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse des hommes ou des

les mêmes, mais les esprits sont contrôlés), la romance en plus, mais le suspense et l'horreur en moins.

Quelques éléments de réflexion s'y parsèment de temps à autre, comme la façon de concevoir le monde, mais tout cela est peu approfondi. L'intrigue tourne davantage à la dérive et se limite à un triangle amoureux auquel on ne croit pas une seconde. Ce n'est pourtant pas la faute de l'actrice principale, la jeune et talentueuse Saoirse Ronan. De par ses gestes et son regard, cette dernière s'efforce par tous les moyens de faire passer l'émotion, mais c'est peine perdue. Il faut dire qu'elle est entourée par deux compagnons masculins (Max Irons et Jake Abel), dont le jeu maladroit ne dépasse guère ceux de la triste série *Twilight*. Au moins, il y a William Hurt qui, malgré un personnage mal développé et paternaliste, arbore une certaine présence à l'ensemble. Capable de beaucoup mieux, le réalisateur Andrew Niccol soigne sa mise en scène, mais on le sent coincé et peu à l'aise à manœuvrer dans cet univers réducteur et simpliste (on est très loin de l'intelligence et de la complexité de *Gattaca*). Niccol est incapable de générer le moindre suspense à ce film qui tire de la patte avec son rythme boiteux et sans vie. Il manque décidément une « âme » à ce film.

PASCAL GRENIER

■ LES ÂMES VAGABONDES | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 2 h 05 – Réal. : Andrew Niccol – Scén. : Andrew Niccol, d'après le roman de Stephenie Meyer – Images : Roberto Schaefer – Mont. : Thomas J. Nordberg – Mus. : Antonio Pinto – Int. : Saoirse Ronan, Diane Kruger, Max Irons, Jake Abel, William Hurt, Chandler Canterbury – Dist. / Contact : Séville.

femmes, ils semblent tous avoir une fixation pour les choses du sexe; lorsqu'ils en parlent, c'est avec une aisance résolument distancée qui leur fait perdre toute leur part de mystère.

Car *Misogyny/Misandry* est surtout marqué par le discours sur l'opposition, celle entre le masculin et le féminin (bel hommage, au début, au Godard de *Masculin/Féminin*), entre le rapport à la sexualité (primaire, clinique) et les rapports affectifs (la recherche de l'autre); sur ce point, la réconciliation entre Amanda et Julian (très efficaces Katie Bird Nolan et Matthew Gagnon) prend toute sa signification. De ce récit un tant soit peu et intentionnellement affecté, s'échappent de très beaux moments de solitude, de manque d'amour, d'une absence qui tente de se dissimuler par le biais de petites crises banales et passagères. Dans ce sens, les discours parallèles, d'une part parmi les jeunes au restaurant, de l'autre chez la mère de Jeff (excellent Dan Beirne), donnent au film toute sa signification.

À l'instar de *The Second Times of Troubles*, Anderson montre Montréal comme une ville anglophone où le fait français est ignoré. À moins que la métropole ne soit ici qu'un espace universel neutre abritant des personnages en quête d'affection. Et peut-être bien aussi que le plan final – montrant Jeff se dirigeant seul vers l'horizon – est le début d'un possible rapprochement vers l'autre, aussi personnel que politique.

ÉLIE CASTIEL

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 1 h 19 – Réal. : Erik Anderson – Scén. : Erik Anderson – Images : Josh Usheroff – Mont. : Erik Anderson – Mus. : Matt Raudsepp – Int. : Dan Beirne, Rebecca Croll, Melissa Paulson, Katie Bird Nolan, Matthew Gagnon, Tristan D. Lalla, Zachary Amzallag – Dist. / Contact : 1st of July Films / Black Box Productions.



Olympus Has Fallen

Sorte de croisement entre *Air Force One* et *Invasion U.S.A.* (film insensé, mais jubilatoire avec ce bon vieux Chuck Norris), *Olympus Has Fallen* ne manque pas d'action et, paradoxalement, de subtilité. On se croirait de retour à la belle époque du milieu des années 1980, et en conflit de Guerre froide et de menace nucléaire, avec ce thriller prévisible et manichéen. On remplace les méchants russes par des méchants nord-coréens et le tour est joué. Toujours est-il que le film carbure à la pétarade et à l'action violente. La prise d'assaut de la résidence officielle du président des États-Unis en met plein la vue, d'un point de vue strictement spectaculaire. Dommage que le reste se résume à une mission de sauvetage orchestrée par l'ex-garde du corps interprété par Gérard

Butler (également producteur du film). Bien que celui-ci possède le physique de l'emploi, il va réussir à battre une armée de soldats à lui seul. Au diable les remords et la psychologie du personnage campé par Butler: l'important est que le film ne traîne pas une seconde et qu'il regorge de scènes d'action.

Patriotique et belliciste au possible, il manque une pointe d'ironie pour rendre digestible ce film réactionnaire prônant une idéologie pro-armement et pro-intervention américaine. Tout est malheureusement réduit à sa plus simple expression et le ton de *Olympus Has Fallen* ne dépasse jamais celui du premier degré. Déjà responsable d'un film de guerre réactionnaire qui prêchait en faveur de l'intervention américaine en Afrique (*Tears of the Sun*), le réalisateur Antoine Fuqua propose à nouveau une mise en scène musclée qui ne joue guère de finesse. Le jeu d'ensemble des interprètes est dans le ton voulu. Dans le rôle de la secrétaire de la Défense, il est dommage de voir une actrice de la trempe de Melissa Leo gâcher son talent dans ce produit semblant avoir été parrainé par l'Armée américaine. À voir à vos risques et périls.

PASCAL GRENIER

■ ASSAUT SUR LA MAISON-BLANCHE | Origine: États-Unis – Année: 2013 – Durée: 2 h – Réal.: Antoine Fuqua – Scén.: Creighton Rothenberger, Katrin Benedikt – Images: Conrad W. Hall – Mont.: John Refoua – Mus.: Trevor Morris – Int.: Gérard Butler, Aaron Eckhart, Morgan Freeman, Rick Yune, Melissa Leo, Dylan McDermott – Dist. / Contact: VVS Films.



Sarila

Après une décennie de travail acharné, Nancy Florence Savard réalise et produit *Sarila*. En partenariat avec Carpe Diem Film & TV et sa compagnie Productions 10^e Ave, elle présente le premier long métrage d'animation 3D stéréoscopique, entièrement produit au Québec/Canada.

Afin de sauver leur clan de la famine, trois jeunes amis inuits partent à la recherche de Sarila, une légendaire terre promise. Cette aventure deviendra un voyage initiatique pour Markussi qui découvrira son pouvoir chamannique, tout en ravivant la jalousie de Croolik, vieux chaman du clan voyant son pouvoir menacé. Inspirée des voix de la version originale anglaise (Christopher Plummer, Dustin Milligan, Rachele Lefevre), la version francophone propose des têtes d'affiche (Marilou Wolfe, Maxime Le Flaguais, Guillaume Perreault, Mario Saint-Amand) qui tirent leur épingle du jeu pour se réapproprier les personnages.

Pour interpréter Sedna, si le choix de la chanteuse Elisapie Isaac est discutable (dans la version francophone), l'intégration de son univers musical et de la chanson titre est magnifiquement adaptée au propos. Les quelques courts extraits du chant de gorge inuit au générique de fin font saliver l'ouïe; en inclure davantage aurait été judicieux. Sans être novatrice, l'exploitation du 3D met en valeur la direction artistique de Philippe Arseneau Bussières qui traduit admirablement l'atmosphère du film. Les aurores boréales, teintes grisâtres et blanchâtres, presque monochromes, de l'Arctique ressemblent à des peintures en mouvement.

Si la caractérisation des personnages se cantonne dans l'éternel « bon versus mauvais » du typique conte pour enfants, *Sarila* a le mérite de situer son histoire dans un cadre peu exploré par le cinéma d'animation (nous excluons les films *Ice Age*, où un écureuil et un mammoth sont les personnages principaux). Pour sa part, le genre documentaire a largement favorisé l'exploration des peuples inuits, des pionniers à l'ONE, de *Nanook of the North* à *Martha qui vient du froid*. Ainsi, *Sarila* fait découvrir au jeune public des peuples et cultures autres que celles du *Livre de la jungle*. Ne serait-ce que pour cette parcelle de la vie du Grand Nord, des traditions et du voyage initiatique des personnages inuits, *Sarila* vaut le détour dans les salles obscures.

JULIE VAILLANCOURT

■ LA LÉGENDE DE SARILA | Origine: Canada [Québec] – Année: 2013 – Durée: 1 h 20 – Réal.: Nancy Florence Savard – Scén.: Pierre Tremblay, Roger Harvey – Dir.art.: Philippe Arseneau Bussières – Mont.: Arthur Tarnowski, Robert Yates – Mus.: Olivier Auriol, Elisapie Isaac – Voix: Christopher Plummer, Dustin Milligan, Rachele Lefevre – Dist. / Contact: Alliance.



Les Saveurs du Palais

Lorsque l'on visionne un film traitant de gastronomie, on a envie d'être alléché par de fabuleux plats qui défilent à l'écran. Rappelez-vous des festins de *Entre les bras – La cuisine en héritage*, *Le Festin de Babette* ou encore *Julie & Julia*. Ce n'est pas tout à fait le cas dans *Les Saveurs du Palais*, dernier film du réalisateur Christian Vincent (*La Séparation*, *La Discrète*). Oui, on y voit bien quelques assiettes appétissantes comme ce chou farci au saumon ou ce filet de bœuf en croûte de sel, mais pas grand-chose pour titiller notre appétit. Catherine Frot, qui incarne cette cuisinière propulsée du fin fond de son Périgord natal aux cuisines de l'Élysée, en est certainement responsable. Bien difficile en effet de croire que cette Hortense Laborie est un cordon-bleu. Lorsqu'on la voit faire sauter des coques dans un wok, on retient presque son souffle devant tant de maladresse. Le réalisateur Pascal Thomas, avec qui elle a

déjà tourné quatre films, a d'ailleurs déclaré à son sujet qu'elle ne savait même pas faire cuire un œuf... Ouch ! Malgré ses lacunes en cuisine, l'actrice rend à merveille le caractère bouillant de cette femme non conventionnelle, ce qui lui a valu une nomination aux Césars en mars dernier.

Librement inspiré des mémoires de Danièle Mazet-Delpeuch qui a réellement cuisiné pour François Mitterrand, le scénario de *Les Saveurs du Palais*, quoique bien sympathique, tourne un peu les coins ronds. On n'apprend jamais réellement pourquoi le président de la République (incarné de façon très juste par Jean d'Ormesson) est allé si loin chercher sa cuisinière, ni les véritables raisons du départ d'Hortense Laborie de l'Élysée pour l'Antarctique. En revanche, Christian Vincent nous fait découvrir deux univers tout à fait fascinants. D'un côté, l'opulence des salles de réceptions (lustres, mobilier chic, dorures) et la rigidité du protocole, et de l'autre, les luttes de pouvoir entre la brigade masculine et la cuisinière personnelle dans ces cuisines souterraines. Le réalisateur aurait eu avantage à creuser davantage les fascinantes intrigues à l'Élysée, au lieu de nous présenter l'épisode beaucoup moins intéressant en Antarctique. Qu'à cela ne tienne, on lira avec intérêt les mémoires de Madame Mazet-Delpeuch pour en savoir davantage.

CATHERINE SCHLAGER

■ **Origine :** France – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 35 – **Réal. :** Christian Vincent – **Scén. :** Étienne Comar et Christian Vincent – **Images :** Laurent Dailland – **Mont. :** Monica Coleman – **Mus. :** Gabriel Yared – **Int. :** Catherine Frot, Jean D'Ormesson, Hippolyte Girardot, Arthur Dupont – **Dist. :** Métropole.



Stoker

Richard Stoker est mort dans un bizarre accident de voiture. Il laisse dans le deuil son épouse Evie et India, leur fille de 18 ans. Au cimetière, apparaît soudain Charlie, frère cadet de Richard, jusqu'alors inconnu, qui s'installe chez sa belle-sœur. India paraît inconsolable : son père était son meilleur ami, ils chassaient ensemble. Ses liens avec son oncle sont ambigus. Tour à tour méfiante et fascinée, elle improvise avec lui au piano d'étranges duos qui évoquent les harmonies de Philip Glass, tandis qu'Evie ouvre à Charlie des bras accueillants. Des personnages apparaissent – dont une tante au comportement suspicieux –, des personnages disparaissent en un chassé-croisé insolite. Mine de rien, India mène son enquête pour tenter de comprendre

qui est Charlie et quelles sont les clés de son comportement en apparence indéchiffrable. On comprendra, au dénouement, les raisons de ses doutes et l'implacabilité de sa vengeance.

Stoker marque les débuts américains du cinéaste sud-coréen Park Chan-wook. On se rappellera que Bram Stoker fut l'auteur du célèbre roman *Dracula*. Mais nous ne sommes pas ici devant une histoire de vampires et il ne s'agit que d'une des nombreuses fausses pistes dont le film est astucieusement parsemé. Le scénario est ingénieusement construit et certaines séquences offrent un luxe de détails quasi imperceptibles mais là tout de même, conférant à ce film son caractère insolite. Il faut dire que la photographie de Chung-hoon Chung, brillante et raffinée, enrichit l'atmosphère angoissante d'un film qu'on aurait du mal à définir. Thriller psychologique ? Suspense érotique ? Si le personnage énigmatique de Charlie ne nous touche guère, le jeu envoûtant de Nicole Kidman et de Mia Wasikowska, belles, sensuelles et mystérieuses, plonge le spectateur dans un abîme d'enchantement et de perplexité : sont-elles innocentes ou dangereuses ? Bref, *Stoker* est un film aussi inquiétant que séduisant.

FRANCINE LAURENDEAU

■ **Origine :** États-Unis, Grande-Bretagne – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 39 – **Réal. :** Park Chan-wook – **Scén. :** Wentworth Miller et Erin Cressida Wilson – **Images :** Chung-hoon Chung – **Mont. :** Nicolas De Toth – **Mus. :** Clint Mansell – **Int. :** Mia Wasikowska, Nicole Kidman, Matthew Goode, Dermot Mulroney, Lucas Till, Alden Ehrenreich, Jacki Weaver – **Dist. / Contact :** Fox.



Un week-end en famille

Une famille nucléaire se maintient grâce à un équilibre ténu et peut exploser à tout moment, surtout si son noyau s'en dissocie. Pressenti pour un Ours à la Berlinale 2012, ce cinquième long métrage de l'Allemand Hans-Christian Schmid expose une histoire familiale contemporaine qui se transforme en drame lorsque la mère, médicamenteuse depuis fort longtemps, annonce qu'elle met fin à son traitement psychotrope afin de revenir « parmi eux ». La nouvelle secoue le petit univers filial réuni pour quarante-huit heures. Sans tapage et sans cris, ce film sobre et touchant nous mène au cœur d'un psychodrame dont les bouleversements prennent des dimensions imprévisibles, révélant ainsi les secrets de chaque membre de la cellule. Presque dénuée de musique, sinon aux moments charnières,

cette œuvre donne toute la place aux dialogues et aux silences dont l'importance s'avère cruciale dans l'avancement du scénario et dans son dénouement.

La mise en scène respectueuse et la caméra active créent une atmosphère présageant la présence d'un orage proche. La direction de la photographie, d'une grande simplicité, laisse à la lumière naturelle le soin d'éclairer cet univers confortable en phase d'éclatement. En fait, il y a peu à dire sur ce film sinon qu'il nous entraîne tout doucement, de façon assez classique, dans un huis clos où l'interprétation retenue des acteurs dévoile chaque personnage sous le regard neuf de Marko, le père monoparental venu passer le week-end avec son fiston. Le réalisateur nous convie, tels des voyeurs de télé-réalité, à assister au démantèlement d'un clan qui pourrait ressembler au nôtre; cette curiosité nous incite à rester pour observer les dégâts. Cette production nuancée et oppressante livre une gamme d'émotions proches du spectateur sensible à cette situation. Sans artifices ni coups d'éclat, *Un week-end en famille* propose un constat, une remise en question, un genre tout simple. Il est bon, parfois, de délaissier les effets fracassants pour s'attarder aux affects avec lenteur. ☹

PATRICIA ROBIN

■ **CE QUI RESTE / WAS BLEIBT** | Origine : Allemagne – Année : 2012 – Durée : 1 h 28 – Réal. : Hans-Christian Schmid – Scén. : Bernd Lange – Images : Bogumil Godfrejow – Mont. : Hansjörg Weißbrich – Mus. : The Notwist – Int. : Lars Eidinger, Corinna Harfouch, Ernst Stotzner, Sebastian Zimmerler, Picco von Groote, Birge Schade – Dist. / Contact : EyeSteelFilm.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

Simon Fortin, designer graphiste | (514) 526-5155 | info@samourai.ca | www.samourai.ca